



Ad. Lalauze sculp.

Imp. A. Quantin

POÉSIES
ET LETTRES FACÉTIEUSES
DE
Joseph Vadé

Avec une Notice bio-bibliographique

PAR
GEORGES LECOCQ



PARIS
A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
7, RUE SAINT-BENOÎT
1879



NOTICE SUR LA VIE

ET LES ŒUVRES DE VADÉ



UN des personnages les plus curieux du XVIII^e siècle, dont la figure railleuse et l'esprit bizarre semblent méditer une spirituelle épigramme ou une chanson légère; un des originaux les plus remarquables de cette époque féconde en types singuliers; un poète aimable qui eut jadis son heure de célébrité, nous a paru devoir échapper à l'oubli et au dédain

dont il semble menacé et mériter de retenir un instant l'attention bienveillante du lecteur; aussi avons-nous voulu consacrer quelques pages à sa mémoire et raconter discrètement les détails d'une existence courte sans doute et pourtant bien remplie.

Vadé naquit à Ham, en Picardie, non pas au commencement de l'année 1720, comme l'ont prétendu à tort ses biographes, mais en 1719, ainsi que le prouve l'acte de naissance ¹ suivant :

*Extrait des registres des actes de baptêmes,
mariages et sépultures de la paroisse Saint-
Pierre de la ville de Ham.*

« Le 17 de janvier 1719 est né de légitime mariage et le lendemain baptisé Jean-Joseph fils de Jacques Vadé et d'Anne La Carrière. Le parrain fut Joseph Gomar, fils de François Gomar, la marreine Jeanne La Carrière, tante de l'enfant, lesquels ont signé et mis leurs marques les mesme jour et an. — Signé :

¹. Nous devons communication des registres de l'état civil de Ham à l'obligeance de M. Lucas, secrétaire de la mairie de cette ville.

Joseph Gomart, marque de la + marreiné, de Barenton, curé. »

Remarquons en passant que Vadé était le filleul de Joseph Gomart et que tantôt nous le verrons devenir, à son tour, parrain d'un membre de la même famille pour lequel il sollicitera l'exemption du service militaire.

Jacques Vadé, originaire d'un petit village du Vermandois, Villers-Saint-Christophe où, selon toute probabilité, il s'était marié, était venu à Ham s'établir cabaretier ; peut-être la profession qu'il y exerça, le milieu dans lequel il vécut ne furent-ils pas sans influence sur l'esprit de son fils... Quoi qu'il en soit, Jacques Vadé ne devait pas rester longtemps en Picardie. Sur quatre enfants qui lui étaient nés de 1714 à 1724, un mourut en 1722 ; il en perdit deux autres à peu de jours d'intervalle, le 1^{er} janvier et le 5 mars 1725. C'est à la suite de ces deuils, qui le frappaient si cruellement, qu'il partit pour Paris, emmenant avec lui le fils unique qui lui restait.

L'enfance de Vadé passa inaperçue. On sait seulement qu'il était d'un caractère bouillant et vif ; ses études s'en ressentirent et jamais il ne put apprendre le latin, mais il sut s'in-

struire lui-même par la lecture des meilleurs auteurs, et corrigea ainsi la faiblesse de son éducation.

A vingt ans, il obtint un emploi de contrôleur du vingtième à Soissons, puis à Laon où il se fit remarquer par son esprit et sa verve entraînant. On comprend les regrets des habitants quand, en 1743, il les quitta pour aller à Rouen; il devint ensuite, pendant deux ans, secrétaire du duc d'Agenois; enfin, il revint à Paris, où ses amis lui procurèrent un nouvel emploi au bureau du vingtième.

C'est vers cette époque que Vadé se révéla au public par de gracieuses et faciles poésies. Une de ses premières pièces fut adressée à l'intendant de Soissons, qu'il avait connu en 1739. C'est une

SUPPLICATION

FAITE A M. L'INTENDANT DE SOISSONS

Au mois d'août 1745.

Je suis parrain d'un filleul de seize ans :
Chrétien il est, en foi de mes sermens,
Et par ainsi Satan, l'antibaptême,
Plus n'y prétend, suivant le saint système,

Enfans d'Adam, par l'Église lavés,
Deviennent nets, et tout droit sont sauvés.
Ce point posé, question est d'un autre
Et qui dépend, Seigneur, du pouvoir vôtre.
C'est à savoir que mon filleul Gomart
Gissant à Ham, et comme moi Picard,
Craignant du sort la traîtresse malice
A peu de goût pòur tirer la milice.
Pas ne convient à tous d'être guerriers.
Pour vòs pareils sont plantés les lauriers;
Mars les dispense à ses soldats d'élite,
Phœbus les donne à l'esprit, au mérite;
C'est de sa main que vous les recevez;
Ils valent bien ceux de sang abreuvés.
Or donc, guidé par la reconnaissance,
Souffrez, Seigneur, que de votre puissance
J'ose implorer les effets généreux.
Dans vos États, je fus jadis heureux :
Renouvellez, dans mon filleul que j'aime,
Cette bonté, qui pour moi fut extrême,
En l'exemptant du dangereux bonheur
D'aller mourir; c'est pour lui trop d'honneur.
Mieux lui convient de jouir de la gloire
De célébrer longtemps votre mémoire
Et de chérir le joug de votre loi.
Il vous devra, Seigneur, autant qu'à moi.
J'ai du boubier su dépêtrer son âme,
Sauvez son corps du fer et de la flâme.

Vadé publia ensuite une série de fables et

de poésies dans le *Journal de Verdun*. Il y donna :

L'Enfant et la Poupée, février 1747.

Élégie, avril 1747.

Les deux Serins, fable, juillet 1747.

*Épître en vers à M. Baron de Saint-Domin-
gue*, septembre 1747.

L'Écolier et la Férule, juin 1748.

Le Carrosse et le Moulin à vent, juillet 1748.

Bouquet en style poissard, septembre 1748.

Les deux Nageurs, octobre 1748.

L'Ane et son Maître, décembre 1748.

Le Joueur de gobelets et le Villageois,
juin 1749.

C'est à propos de ces vers, et surtout de la fable de *l'Enfant et la Poupée*, qu'il reçut une

ÉPITRE

ADRESSÉE A L'AUTEUR.

Dans le *Journal de Verdun*, à l'occasion de quelques pièces qu'il y avait fait insérer.

O vous dont les tendres accens
Chatouillent l'oreille et les sens,
Si l'estime seule est un titre
Pour vous présenter mon encens,

Agréez cette foible épître
Que vous adresse un inconnu.
Chantez-vous d'un ton ingénu
Les feux de Tircis et d'Ismène ?
On soupire avec le berger
Pour la bergère qui l'enchaîne,
Et l'on craint de la voir changer ;
Vous ressuscitez La Fontaine,
Lorsque la fable à vos discours
Prête ses plus naïfs atours.
Vous cachez une leçon sage
Sous l'appas flatteur, innocent
D'un ingénieux badinage.
Que j'aime à voir votre fanfan
S'amuser avec sa poupée !
Il est l'image d'un amant
Passionné, mais inconstant.
Mon attente n'est point trompée
Lorsque je le vois dégouté
De ce qui l'avoit enchanté ;
Ainsi, votre muse badine
Corrige nos mœurs, nous instruit,
Jamais une leçon chagrine
Ne vient empoisonner le fruit
Que votre morale produit.
Tels sont les éloges sincères
Que le public judicieux
Donne à vos épîtres légères.
On ne peut les mériter mieux ;
Mais envers ce juge équitable,
Vos succès vous rendent comptable

Des dons que vous tenez des cieux.
De quelques amusans ouvrages
Régalez-le de tems en tems ;
Il attend tout de vos talens,
Espérez tout de ses suffrages.

Vadé s'empressa de répondre à cette épître
de la façon suivante :

Docte inconnu, qui connu devez être
Pour bien disant, enseignez-moi le maître
Qui vous donna le talent séducteur
De parvenir, par l'esprit, droit au cœur.
Onques rimeur... bon rimeur ! voire un ange
Qui rimeroit, ne tourneroit louange
Si bien que vous, choisi le style en est :
Pas n'est choisi de même le sujet.
D'auteur sans nom occupant l'humble place,
Je mange peu des biscuits du Parnasse ;
Pareils bonbons par les muses pétris
Sont mets friands faits pour les favoris.
Vous en mangez, votre épître le prouve ;
Épître à moi ! dans icelle je trouve
Les avant-goûts des suffrages publics.
Très flatté suis de si beaux pronostics ;
Mais ce public que vous croyez traitable,
Férule en main, vous juge un pauvre diable,
Qui, se chargeant du poids de l'amuser,
Perd le bon sens à force de penser :
S'il réussit, par faveur on lui passe ;
S'il manque un jour la corde, point de grâce.

J'adresse à qui veut choisir ce métier
Cet apologue. Un jour, le cuisinier
D'un gros richard fut appelé pour cause :
Ça, maître Pierre, il faut doubler la dose
De ton savoir, car je traite demain ;
Apprête-nous quelques plats de ta main,
Là... Tu m'entends ? m'entends-tu ? bonne chère
Oui, monseigneur. Or, voilà maître Pierre
En veste blanche, en bonnet de coton,
Piquant de lard maint poulet, maint chapon,
Quittant ceux-ci pour plumer la bécasse ;
Il va, vient, sue, agit, cherche, tracasse
Jusqu'au matin, même sans déjeuner,
Grand feu s'allume et broche de tourner,
Chair de rôtir, tout va bien, l'heure approche ;
Valets en l'air ; déjà même la cloche
A par deux fois annoncé le couvert.
Le voilà mis ; on avertit, on sert :
Placez-vous donc, et mes gens sont à table :
Tout semble bon, délicat, admirable !
Les ragoûts fins, parfait le godiveau :
Un rôti des dieux ! Maître Pierre, bravo !
Qu'il monte ici, Champagne ; qu'on l'appelle.
Pierre paroît ; ainsi que belle grêle
Les complimens pleuvent sur le chrétien.
Je suis content, dit l'hôte, c'est fort bien.
Telle qu'on voit une jeune fillette
Qui s'approuvant d'être déjà bien faite,
Passe cent fois vis-à-vis le miroir
Et le retourne afin de s'y revoir ;
Ou plutôt, tel que dessus mon visage

Du vrai plaisir on vit briller l'image
Quand votre encens, par sa douce vapeur
Vint imprimer vos talens à mon cœur ;
Tel maître Pierre, au bruit de son éloge,
S'enfle, se plaît, et se croit plus qu'un doge.
A ses pareils, il en revendra... Mais
Quel contretems ! Un seul plat d'entremets,
Mauvais, sans goût, par malheur fait la ronde.
L'hôte s'en sert, le goûte, crache, gronde ;
Au diable soit l'ignorant marmiton !
Pierre est un sot, il ne sait rien de bon.
Sortez, faquin. — Monsieur. — Sortez. A boire !
Pierre descend avec sa courte gloire
Le cœur en deuil, l'esprit aussi troublé
Qu'un triste auteur qui vient d'être sifflé.
Or donc, voyez, Seigneur, que qui nous flatte
L'instant d'après nous lâche un coup de patte.
Mais ne crains point tels coups de votre part.
Trop bien servez de généreux rempart
Au foible accent de ma muse timide ;
J'ose rimer, couvert de vôtre égide :
Car le public que séduit vous avez
Estime en vous ceux que vous approuvez.
Vous décidez, et qui saura vous plaire
Pas ne craindra le sort de Maître Pierre.

Vadé ne tarda pas à devenir célèbre, et
bientôt son nom apparaît sous la plume de
tous ceux qui s'intéressent au mouvement
littéraire ; mais il eut le tort de se lier quelque

NICAISE.

Jarni, j' suis ben aise.

TOUTES.

Et nous donc ?

SCÈNE VII.

DEUX MARMOTTES ET LES ACTEURS

PRÉCÉDENTS.

FANCHON.

Arrivez, mes enfans.

NANETTE.

Ah ! les jolies petites Marmottes ! Tiens, vois donc ?

NICAISE.

Où donc ça ?

LOUISON.

Pardine, elles vous crèvent les yeux.

NICAISE.

Qui ça ?

JÉROSME.

Oui ça ; hé ! qui donc ?

NICAISE.

Bon ! on m'avoit dit que c'étoit fait comme des lapins, et que ça dormoit dix-huit mois de l'année.

PREMIÈRE MARMOTTE.

Non, non, Monsieur, des Marmottes comme nous sont, je vous assure, bien éveillées.

NANETTE.

Hé! ben, mes enfans, sçavez-vous quelque chose sur l'air que vous jouiez tout à l'heure?

SECONDE MARMOTTE.

Oui, oui, Madame.

PREMIÈRE MARMOTTE.

Et qui est bien vrai encore.

TOUS.

Ah! voyons; écoutons.

PREMIÈRE MARMOTTE.

AIR: De la contredanse de la Fontaine de Jouvence: *Non, je n'aimerai jamais que vous.*

De LOUIS la brillante santé
Ramène les ris, les jeux et la gaité;
C'est à qui s'y livrera le mieux,
Le yif enjouement se peint dans tous les yeux.

SECONDE MARMOTTE.

C'est sans fadeur que notre cœur l'encense,
La vérité seule en fait tous les frais.

PREMIÈRE MARMOTTE.

Chacun le dit comme chacun le pense.
Le tendre amour est l'encens du François.

ENSEMBLE.

De LOUIS la brillante santé
Ramène les ris, les jeux et la gaité;
C'est à qui s'y livrera le mieux,
Le vif enjouement se peint dans tous les yeux.

PREMIÈRE MARMOTTE.

Jouissons tous
D'un bien si doux;
En le partageant il s'augmente,
Le chagrin sçut nous réunir;
Mais à présent c'est le plaisir:
Folâtrons.

SECONDE MARMOTTE.

Soupirons.

PREMIÈRE MARMOTTE.

Il faut voltiger.

SECONDE MARMOTTE.

Il faut s'engager.

PREMIÈRE MARMOTTE.

Prends un amant.

SECONDE MARMOTTE.

Nenni vraiment,
Je suis contente,
LOUIS vit pour nous.
Jouissons tous
D'un bien si doux;
En le partageant il s'augmente.
Le chagrin sçut nous réunir;
Mais à présent c'est le plaisir.

ENSEMBLE.

De LOUIS la brillante santé
Ramène les ris, les jeux et la gaité ;
C'est à qui s'y livrera le mieux,
Le vif enjouement se peint en tous les yeux.

Et sauta Catharina.

LOUISON.

Elles sont à croquer.

BABET.

Ma foi, oui.

- FANCHON.

A les entendre si on ne diroit pas que c'est soi-
même qui chante ça.

NICAISE s'approchant des Marmottes.

Moi, j'aime ben celle-là, et puis l'autre.

PREMIÈRE MARMOTTE.

En vérité ?

NICAISE.

Comment donc qu'ça se prend ?

JÉROSME.

Je te le dirai.

AIR : *Sçavez-vous, bien jeune tendron ?*

On n' peut payer ça c' que ça vaut ;
Mais j' vas donner tout c' que j' possède.

PREMIÈRE MARMOTTE.

L'argent n'est pas ce qu'il nous faut,
Au zèle l'intérêt le cède ;

Nous exigeons pour tout payement
Que vous disiez en ce moment

Bien tendrement

Vraiment,

Gaiment :

Vive l'auteur

De notre ardeur !

TOUS.

Vive l'auteur

De notre ardeur !

SCÈNE VIII.

M. SCRUPULE, LÉONORE, DAMON,

ET LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

M. SCRUPULE.

Courage, mes enfans.

JÉROSME.

Allons nous-en ailleurs nous réjouir, v'là une figure
sérieuse qui porteroit malheur à notre joie.

M. SCRUPULE.

Non, mon ami. J'espère même au contraire la
seconder bientôt.

LÉONORE.

Hé bien, mon oncle ; vous voyez que nous avons
raison de nous livrer au plaisir.